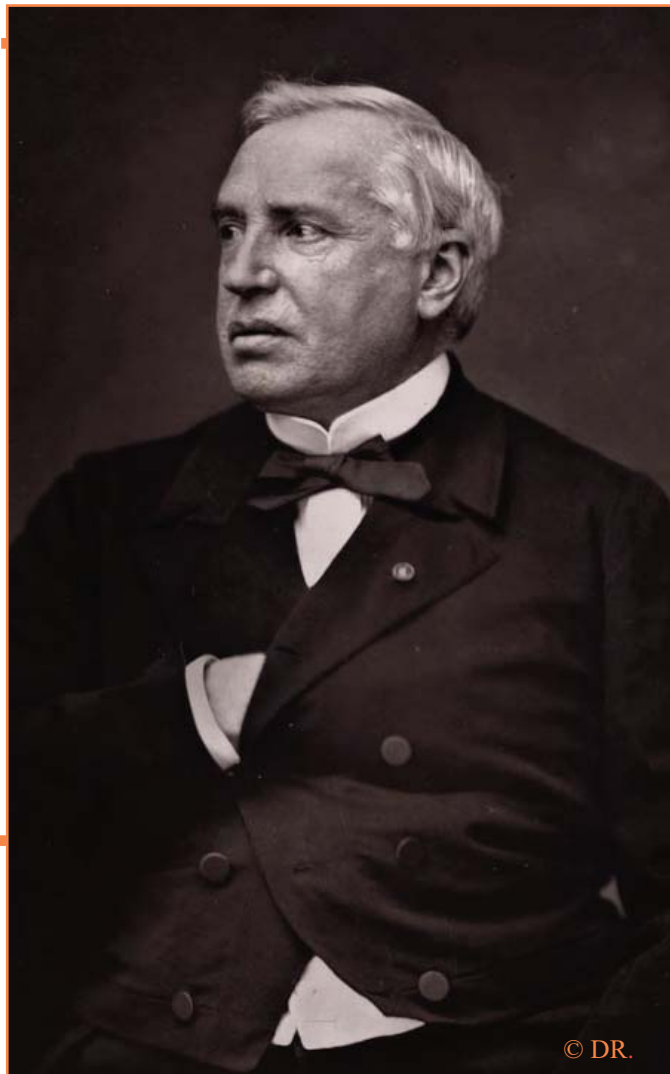


Auguste Nélaton, (1807-1873)

Médecine et pouvoir

Denis Hannotin



© DR.

Lui, le chirurgien du Second Empire dont il ne reste plus qu'un nom de rue – à Paris, à Clermont-Ferrand et à Perpignan – et, pour le monde médical, celui d'une salle de l'hôpital Saint-Louis ainsi que celui d'une sonde.

Lui qui, après avoir fait « la preuve de la balle » dans la jambe de Garibaldi, en 1862, connaît la gloire, célèbre en France et dans toute l'Europe.

Lui enfin, qui, suivant déjà l'Empereur depuis 1864, soignant nombre de ministres et de « Napoléonides », est nommé chirurgien ordinaire dans la Maison impériale en 1866, opère le prince impérial en 1867, et devient Chirurgien consultant des Maisons impériales en 1869.

La responsabilité du médecin en charge de la santé d'un chef d'État. La Guerre de 1870 aurait-elle pu être évitée ? Aurions-nous pu aujourd'hui être dans un régime bonapartiste, avec Napoléon V ou VI au pouvoir ? Telles sont certaines questions auxquelles il est difficile de ne pas penser lorsque l'on revit cette existence.

Lui, c'est Auguste Nélaton.

En route vers la chirurgie.

Il naît à Paris en 1807 dans une famille venue de Franche-Comté. Son père, militaire, disparaît pendant la retraite de Russie. Sa mère tient un commerce de corderie. Après de bonnes études il s'inscrit à la Faculté de médecine en 1828, début d'un long parcours, jonché d'examens ou concours, qui durera jusqu'en 1851 pour atteindre le but qu'il s'était fixé. C'est un périple dans une succession de vieux hôpitaux parisiens – c'est l'enseignement clinique, au lit du malade –, avec, entre autres, de grands maîtres comme Guillaume Dupuytren (1775-1835), à l'Hôtel Dieu, René Baffos (1777-1866) aux Enfants malades, pendant que se déroulent des événements durs mais forcément formateurs pour le jeune médecin, le choléra de 1832 et les journées de 1848.

C'est ainsi qu'après l'externat et l'internat, Auguste Nélaton est nommé docteur en 1836, agrégé – reçu le 1er sur 11 – et chirurgien des hôpitaux de Paris en 1839, enfin professeur de clinique externe à la Faculté de médecine de Paris en mai 1851 ; être titulaire d'une chaire, la consécration.

Le professeur

Désormais il enseigne et opère dans le vétuste Hôpital des cliniques, rue de l'Observance, près du collège de chirurgie. Les étudiants se bousculent pour assister à ses leçons. Citons Paul Labarthe (1844-1894) :

«Après celles de Velpeau, les cliniques de Nélaton étaient les plus suivies de l'École ; la netteté, le choix du mot, le bonheur de l'expression, telles sont les qualités que l'on remarquait dans les leçons toujours faites d'une façon si élémentaire, que l'élève le plus étranger aux études médicales en retenait toujours quelque chose [...] Aimé de ses élèves en général, et souvent appelé en consultation par ses confrères, jamais il ne se départit des règles de la plus exquise urbanité ; jamais il ne fit sentir la supériorité du maître, encore moins l'autorité du chef.»

Au cours de ces années, précisément en 1843, il est l'un des seize fondateurs de l'Académie de chirurgie, des praticiens qui considéraient ne pas être assez pris en compte à l'Académie de médecine, et en septembre 1848 il est nommé Chevalier de la Légion d'honneur, en raison « du dévouement courageux qu'il a montré pendant les journées de juin »

Être professeur ouvre toutes les portes ; sa clientèle devient magnifique, on y relève Jules Dufaure, l'ancien ministre, Hélène Piscatory, la fille du général Foy, la marquise de Roccagiovine, sœur de Joseph Bonaparte, Madame Waldeck Rousseau, pour n'en citer que quelques-uns, mais surtout il est maintenant sur la liste de ceux qui sont invités aux Tuileries, exemples un dîner en janvier 1856, le baptême du prince impérial en juin de la même année.

Épisode Garibaldi

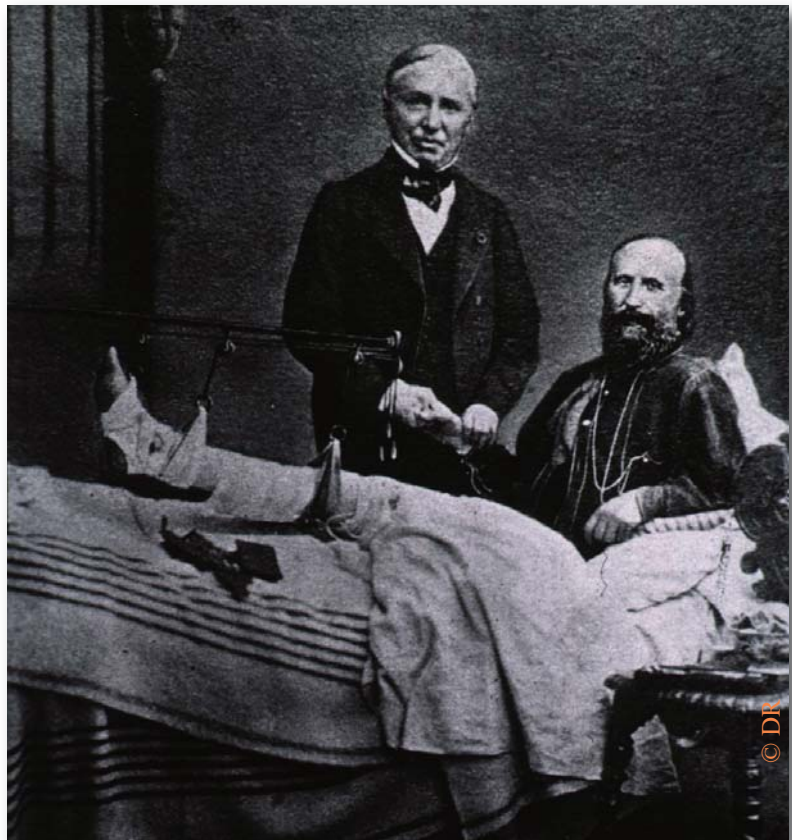
Nélaton est donc « arrivé », quand survient ce qui va être une page de gloire, la chance de sa vie. On est en 1862. Un de ses anciens élèves, un Hongrois, Maurice Herzeghy, inconditionnel admirateur de son maître, l'implore de bien vouloir venir à la Spezia pour soigner Garibaldi, blessé à Aspromonte quelques semaines auparavant. Pour la dizaine de médecins italiens au chevet du patriote italien, « la balle est partie ». Or le général continue à souffrir. Nélaton, sur place le 28 octobre, cinquante-neuf jours après la blessure, après un diagnostic méthodique et précis, conclut qu'il n'y a pas lieu d'amputer le blessé ; il localise la balle et préconise la méthode pour l'extraire. Le 23 novembre, chirurgien italien, Zannetti (1801-1881), l'applique : Garibaldi est

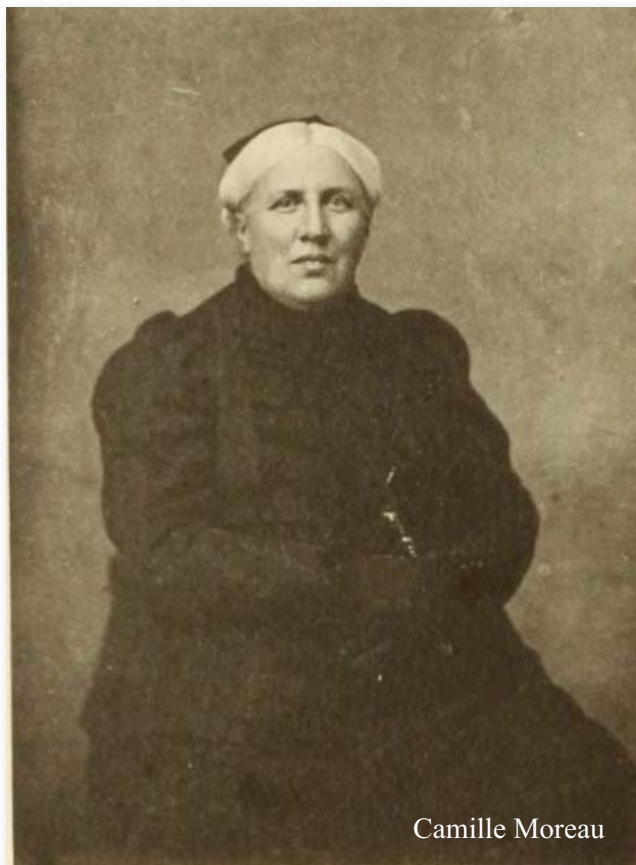
sauvé. On assiste alors à un concert de louanges de toutes parts. «Il devint alors le chirurgien le plus répandu et le plus populaire du monde », dira plus tard le grand urologue Félix Guyon (1831-1920)

Relations avec la famille impériale

Le succès amène le succès, la gloire amène la gloire... en avril 1864, le chirurgien est appelé en consultation auprès de l'Empereur que son état de santé inquiète. En 1865, alors que celui-ci ne cache pas ses souffrances, Nélaton est invité dans le cadre d'une « série » à Compiègne, quelques mois après, en mai 1866, il est nommé « l'un des chirurgiens ordinaires de Napoléon III » ; en mars 1867 il soigne avec succès le prince impérial pour un abcès. Le Docteur Nélaton voyant une crispation de tous ses traits, lui dit : Pardon, Monseigneur, je vous ai fait bien mal – Le Prince sourit et serrant les poings : Vous m'avez seulement surpris. L'Empereur le remercie : Merci, Monsieur Nélaton, vous avez sauvé mon fils. - J'en suis profondément heureux, Sire, doublement heureux... car j'ai sauvé en même temps ma réputation, répond le chirurgien. Et, en août, Nélaton est promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Au début de 1868, Napoléon III lui fait cadeau d'un vase provenant de la Manufacture impériale de Sèvres, il est invité à dîner aux Tuileries par l'Impératrice, et en août, « pour couronner le tout », il est nommé sénateur, une dignité à laquelle, à part Henri Conneau, le médecin personnel de Napoléon III, jamais aucun médecin, n'avait encore été élevé.





Camille Moreau

Malheureusement, l'Empereur ne va pas mieux. En vérité, la maladie avait montré des premiers signes dès les années 1850 ; les cures – Plombières à partir de 1856, puis Vichy à partir des années 60 – n'apportent aucun soulagement. Si le chirurgien consultant des Maisons impériales Napoléon qu'il est depuis février 1869 voit Napoléon III plusieurs fois par semaine ou même, parfois par jour, il n'en fait pas état, excepté quelques bulletins de santé, occasionnels, de préférence rassurants. En effet, « La santé de l'Empereur règle la valeur du capital, la rente monte lorsque le chef de l'État déjeune et dîne bien, monte à cheval, se donne du mouvement, tandis qu'elle baisse si le docteur Nélaton et le docteur Fauvel ordonnent un purgatif, un cataplasme ou recommandent la diète ou le repos » (Le Figaro du 27 août 1869).

Au-delà de la famille impériale, Nélaton soigne un certain nombre de Bonaparte ou apparentés, des ministres, en fait tout un gotha, et il gagne beaucoup d'argent. Mais ceci ne l'empêche pas d'aller au sénat ou à l'Académie des Sciences qui lui avait donné la place laissée vacante à la suite du décès de Jobert de Lamballe, et même d'aller à la chasse, sa passion lorsque son carnet de rendez-vous, toujours très chargé le lui permet.

L'un et l'autre face à la mort

Juin 1870, Napoléon III va très mal. Une consultation à plusieurs médecins a lieu le 1er juillet. Nélaton, le

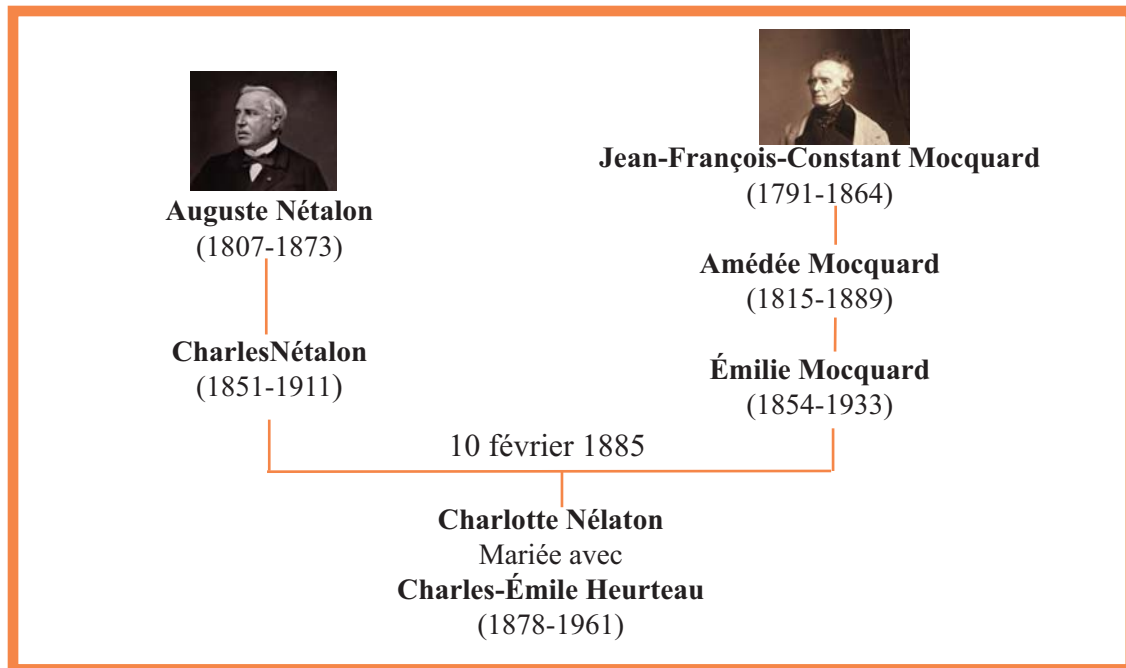
plus ancien, convient qu'il faudra opérer, mais il n'en voit pas l'urgence. Son avis est suivi. Dix-huit jours après la guerre est déclarée. L'Empereur part pour le front, c'est Sedan, et en mars 1871, Chislehurst, en Angleterre. Le chirurgien, lui aussi maintenant très fatigué, s'y rend cependant en juillet 1872 ; le malade ne veut pas se prêter au moindre examen. Toutefois, devant la persistance de ses souffrances, en décembre, il accepte d'être examiné par des médecins anglais ; c'est ainsi que le célèbre chirurgien Henry Thompson (1820-1904) décide d'intervenir. « Jamais je ne me serais laissé entraîner à faire la guerre si j'avais su que j'étais atteint de la maladie de la pierre et qu'une opération était urgente » aurait alors dit Napoléon III. On connaît la suite, le 9 janvier, après deux interventions et avant la troisième prévue pour ce jour-là, il s'éteint. Les craintes exprimées par Nélaton le 1er juillet 1870 étaient confirmées : « Tant qu'on laissera les calculs en place, l'Empereur souffrira, atrocement même par moment, mais vivra : dès qu'on se mêlera de les broyer, la mort ne sera plus bien loin ».

Nélaton, emporté par le mal de Bright, devait suivre son illustre patient huit mois après. Le dimanche 21 septembre 1873, c'est la fin. Il laisse une veuve, Pauline (1818-1898), un fils, Charles¹ (1851-1911), chirurgien des hôpitaux de Paris et trois filles, dont l'une, Camille Moreau (mère d'Étienne Moreau-Nélaton), artiste peintre et céramiste de grand talent, devait disparaître dans le triste incendie du Bazar de la charité (1897).

Charles se marie en février 1885 avec Émilie Mocquard (1854-1933), la fille du notaire Amédée (1815-1889) et donc, la petite-fille du chef de cabinet de l'Empereur, Jean-François-Constant Mocquard (1791-1864).



Buste de marbre



CHIRURGIEN DE NAPOLEON III

Auguste Nélaton (1807-1873) ou La Guerre de 70 aurait-elle pu être évitée ?
Denis Hannotin – Editions S.P.M.



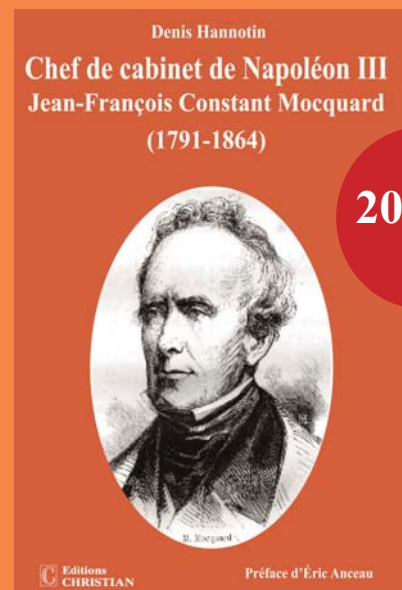
28,00 €

Auguste Nélaton suit l'Empereur depuis 1864 et est nommé "Chirurgien ordinaire" en 1866 et "Chirurgien Consultant des Maisons Impériales Napoléon" en 1869. Le retrouver ici, c'est partager avec lui les souffrances qu'a connues Napoléon III des années 1860 jusqu'à ce funeste 9 janvier 1873 et partager ses inquiétudes et ainsi prendre conscience des lourdes responsabilités de tout médecin en charge de la santé d'un chef d'Etat. En l'occurrence, comment ne pas s'interroger sur celle de Napoléon III face au contexte politique international à la veille de cette guerre de 1870.

Un livre à savourer !

CHEF DE CABINET DE NAPOLEON III

JEAN-FRANCOIS CONSTANT MOCQUARD
Denis Hannotin – Editions Christian



20,00 €

Chef de cabinet de Napoléon III Jean-François-Constant Mocquard, secrétaire chef de cabinet de l'Empereur. Dès 1849, éminence grise, au faite des institutions. Le plus proche collaborateur de Napoléon III, un incontournable personnage du Second Empire. Mais qui était-il ? Eléments de réponse : « La tâche accomplie par lui depuis 1848 est énorme et particulièrement digne de l'attention de l'histoire. Souvent interrogé, consulté, toujours écouté, ce qu'il a rédigé, dicté, inspiré formerait un ensemble d'une portée et d'un intérêt historique hors ligne [...] du fond de ce cabinet où son tempérament particulièrement philosophique...

